

—Une heure et quart.

—Il faut prévenir Fauvel qu'à cinq heures et quart on ira le prendre chez lui..

—Le prévenir comment ?

—Par un mot ?

—Non. Ecrire serait une lourde sottise. Une lettre se retrouve et vous compromet. L'Alsacien ira.

—Eh bien, si tu veux suivre mon conseil, fais lui donner rendez-vous de ta part dans un café quelconque où nous le prendrons.

—Tu as raison... Ça vaut mieux que de montrer une voiture à sa porte.

—Une réflexion... l'Alsacien aura vu le bonhomme... Ce sera déjà trop...

—C'est vrai, mais comment faire ?

—Voici ! Fauvel, m'as-tu dit, demeure au troisième étage...

—Oui, et son nom est sur la porte.

—Eh bien, j'irai moi-même, je monterai chez lui sans m'adresser au concierge et je le préviendrai que nous le prendrons ce soir, à cinq heures, à un café quelconque où nous ne serons même pas obligés d'entrer... Il suffira de faire un signe à notre homme... Laisse-moi du reste arranger tout cela et nous n'aurons absolument rien à craindre.

—Quand iras-tu ?

—Tout de suite... Je rentrerais pour déjeuner...

—Va donc, et surtout sois prudent ?

IX

Pascal fit rapidement sa toilette et prit le chemin de la rue Guénégaud ; à dix heures précises il sonnait à la porte du logement d'Antoine Fauvel.

Le bouquiniste vint ouvrir, et demanda au jeune homme qu'il ne connaissait pas ce qu'il désirait.

—Je suis le secrétaire du docteur Thompson, répondit Pascal, et c'est lui qui m'envoie...

—Donnez-vous la peine d'entrer fit le bouquiniste en s'effaçant pour laisser passer le visiteur. Je devine ce qui vous amène. Le docteur est furieux contre moi, et vous venez, de sa part, m'adresser des reproches...

—Des reproches ? répéta Pascal. Pas du tout, monsieur. Qui peut vous pousser à croire cela ?

—J'avais promis de lui envoyer hier les ouvrages commandés par lui, et des affaires survenues au dernier moment m'ont empêché de lui tenir parole.

—Il ne s'agit pas de ce retard...

—De quoi donc, alors ?

—De l'expertise dont le docteur vous a parlé...

—Ah ! très bien... Je me souviens... Une Bibliothèque à vendre dans une propriété aux environs de Créteil. Est-ce que le jour de cette expertise est fixé ?

—Elle aura lieu demain matin.

—Bravo !... ça me va parfaitement... Je suis prêt à me rendre au désir exprimé par le docteur Thompson, mon très estimé client...

—Il m'avait dit que nous partirions la veille pour sa maison de campagne où nous coucherieons...

—Son intention est toujours la même... Il vous prie donc de vous tenir prêt à aller dîner avec lui à sa villa...

—Je suis prêt... A quelle heure le rendez-vous pour partir ?...

—A cinq heures précises...

—En quel endroit ?

—Désirez-vous qu'on vienne vous chercher ici ?

—Nullement... J'ai des courses à faire qui me tiendront dehors une partie de la journée... Je dois me trouver à quatre heures et demie boulevard de Strasbourg... Voulez-vous que j'attende le docteur au café du Dix-Neuvième Siècle ?

—Cela lui conviendra, j'en suis sûr.

—Alors, c'est convenu. Je serai là quelques minutes avant cinq heures, assis à la terrasse...

—Le docteur ne vous fera point attendre... il est l'exactitude en personne...

Pascal se retira et Fauvel s'apprêta pour aller faire les courses qui l'appelaient hors de chez lui.

Avant de sortir il appela Gendrin, son ouvrier.

—C'est demain dimanche, lui dit-il, je suppose que vous ne comptez pas travailler.

—Non, monsieur... j'ai projeté avec ma femme d'aller voir notre petite fille qui est en nourrice près de Melun... et même, si vous pouviez vous passer de moi, nous aurions bien désiré partir aujourd'hui...

—Rien ne s'y oppose, répondit Fauvel. Partez tout de suite si vous voulez... votre besogne est avancée et rien ne nous presse... Seulement, lundi, dès le matin soyez ici... Je dois, précisément lundi, m'absenter pour quelques jours, et j'aurai des recommandations à vous faire...

—Je serai ici lundi avant huit heures.

—C'est cela... Avez-vous besoin d'argent ?

—Dame ! si vous voulez m'en donner, monsieur, ça ferait largement mon affaire. On pourrait acheter un joujou à la moucheronne, faire un petit cadeau à la nourrice, et ma femme serait bien contente...

—Tenez, voici cent francs.

Gendrin prit le billet bleu que Fauvel lui tendait, et remercia avec effusion.

—Maintenant, allez-vous en, reprit le bouquiniste, j'ai à sortir et je veux fermer la porte derrière vous.

—Tout de suite, monsieur... le temps de passer mon paletot, et je décampe...

Cinq minutes après, Fauvel poussa les solides verrous dont la porte de service était garnie.

Au moment de quitter lui-même son appartement, il s'arrêta.

—Ah ! murmura-t-il, j'allais oublier le volume promis au docteur Thompson...

Il alla prendre dans la charrette noire les Mémoires du comte de Rochefort qu'il glissa dans la poche du côté de son pardessus, puis, après avoir tout refermé soigneusement, il sortit.

Devant la loge de la concierge il fit halte avec l'intention de prévenir qu'il ne rentreraît que le lendemain au soir.

Il trouva la porte fermée et la loge vide.

Un peu contrarié dans le premier moment, il ne tarda point à se dire :

—La bonne femme est allée cancaner dans le voisinage, mais peu importe, elle a sa clef. Demain matin elle ira faire ma chambre comme d'habitude, et verra bien que je ne suis pas rentré.

Et il s'éloigna.

Raymond Fromental, nous l'avons dit, avait envoyé ses sous-ordres surveiller les différentes bibliothèques de Paris

Lui-même, avec deux hommes qu'il honorait d'une confiance toute particulière, Pradier et Bouvard, s'était installé depuis deux jours à la Bibliothèque nationale.

Pendant ces deux jours, aucun incident ne s'était produit.

On aurait pu croire que les pillards de livres se doutaient de la surveillance établie et s'abstenaient de toute tentative.

—Il ne faut pas que cet insuccès nous décourage... disait Raymond à ses hommes. Nous reviendrons, sans nous lasser, jusqu'à ce que nous ayons pinçé les voleurs. En attendant, redoublons de surveillance...

A dix heures, le samedi, au moment où la Bibliothèque de la rue de Richelieu ouvrait ses portes à ses lecteurs, trois hommes franchissaient l'un après l'autre le seuil de la salle de travail et, après avoir échangé une sorte de mot de passe avec l'employé placé à l'entrée, recevaient de lui des bulletins personnels.

Ces trois hommes, d'âges différents, étaient vêtus proprement mais sans la moindre élégance, comme le sont d'habitude les gens qui viennent faire des recherches ou compléter leurs études dans les bibliothèques.

Tous les trois portaient des lunettes.

Tous les trois avaient sous le bras gauche de vastes portefeuilles bourrés de papiers.